

CE QUE M'INSPIRE LA VISION DU FILM « GEORGES BERNANOS »  
(En Toutes Lettres N°8, diffusé le 5 février 1970 sur la 1ere chaîne, ORTF)

Bernanos est absent des images.

Bernanos est absent des images comme il est absent de son pays, qu'il quitte une première fois en 1934 et une deuxième fois en 1938 en direction du Brésil afin, écrit-il, d'y cuver sa honte, sa honte d'être français après le deshonneur de la non-intervention en Espagne et après le deshonneur de Munich, dates odieuses, dates d'un désastre spirituel dont les conséquences seront ravageuses, Bernanos ne cesse d'y revenir.

Bernanos est absent des images comme il est absent des honneurs : il refuse la légion d'honneur, il refuse d'entrer à l'Académie française et il refuse la proposition prestigieuse du général de Gaulle de collaborer au gouvernement d'après guerre.

Bernanos est absent des images comme il est absent du milieu littéraire français : on sait que, s'il fréquente les cafés où il aime écrire, s'il engage très facilement la conversation avec les habitués, les livreurs, les garçons de café, s'il se sent proche des ouvriers dont il admire la résistance, et proche en esprit des paysans de son enfance, il fréquente peu, en revanche, les écrivains, pour la plupart issus de la classe bourgeoise dont lui-même est issu mais dont il exècre l'aisance. On n'est à l'aise, déclare-t-il, que sur son pot.

C'est que Bernanos est un solitaire.

Et ce qui me frappe dans ce film c'est qu'il est solitaire jusque dans sa famille même, puisque on y voit son fils Jean-Loup retracer l'itinéraire paternel en faisant étrangement silence sur ce moment capital, ce moment inoubliable que fut pour lui la guerre d'Espagne.

Bernanos est solitaire parce que la virulence de ses imprécations effare les tièdes de tous bords.

Bernanos est solitaire parce que ses écrits de combat dérangeant, et qu'ils dérangeant au point qu'on cherche sans cesse à les oublier en réduisant Bernanos à la figure étroite de « l'écrivain catholique ».

Il est solitaire pour la simple raison qu'il remet toujours tout en cause, comme le dit la jeune étudiante du film, qu'il n'accepte jamais ce qui lui est donné de l'extérieur et qu'il reste disponible pour n'importe quelle vérité, d'où qu'elle vienne.

Et sans doute sa remise en cause la plus bouleversante est celle du regard qu'il porte sur l'Eglise en 1936. Car Bernanos, le catholique fervent, le monarchiste, l'ancien militant d'Action française, Bernanos que tout prédispose donc à soutenir le soulèvement des nationaux contre la république espagnole, n'a pas de mots assez durs pour dire son dégoût devant la terreur que ces nationaux exercent sur les « mauvais pauvres » et son dégoût encore plus violent devant la bénédiction de cette terreur par l'Eglise, autant de prises de position qui lui valent d'être mis à l'écart de sa famille politique.

Et cette solitude ne va aller qu'en s'aggravant avec la publication de ses autres écrits de combat (qui occupent deux tomes de la Pléiade, c'est dire leur importance).

Dans ces textes colériques, dont les témoins du film ne parlent pas ou peu, Bernanos y interpelle violemment ses lecteurs et fulmine contre l'hypocrisie des bigots, contre l'indifférence des bien-pensants, contre l'égoïsme des bourgeois, contre le régime deshonorant de Pétain et contre ceux-là qui soutiennent en France la « croisade ignoble » des évêques espagnols aux côtés de Franco.

Il y dit aussi sa désillusion devant la paix qu'il dit manquée et qui n'est rien d'autre à ses yeux qu'un partage de marchés.

Il y dit son inquiétude devant l'importance de plus en plus envahissante de la technique qui ne peut qu'amplifier, pense-t-il, le pouvoir de destruction des hommes et le pouvoir de destruction de leur vie intérieure.

Il y dit surtout son inquiétude devant l'avenir d'un monde obsédé par les notions de rendement, d'efficacité et de profit, un avenir où la cupidité ne fera plus rougir personne. Un jour, écrit-il, « cette furie de la spéculation déchaînera périodiquement des crises économiques et des guerres qui jetteront des millions de chômeurs ou des millions de soldats au charnier ». « La cupidité sans frein des marchands, écrit-il encore, finira, grâce au jeu de la concurrence, par fournir aux pauvres un confort à bas prix, à un prix toujours plus bas ». Et Bernanos de prédire que la misère croissante « engendrera des haines dont personne ne peut se faire une idée, dont personne ne peut imaginer les destructions ».

Ce Bernanos-là, dont les paroles résonnent si fort aujourd'hui, ce Bernanos qui m'est si proche, n'apparaît quasiment pas dans ce film. C'est au romancier qu'est donnée la primeur, le romancier de « Sous le Soleil de Satan », du « Journal d'un Curé de campagne », de « Monsieur Ouine » et de la « Nouvelle Histoire Mouchette ».

Mouchette, c'est-à-dire l'enfance, c'est-à-dire l'enfance humiliée, c'est-à-dire l'enfance sacrifiée, c'est-à-dire la candeur et le désir de vivre, c'est-à-dire le désespoir et la révolte devant la lâcheté et les compromissions des adultes.

Mouchette, dira Bernanos, c'est la guerre d'Espagne.

Pour moi aussi.